



n°97/04 Mai 1997

Les jeunes musulmans en France

Etude exploratoire¹

*Adil JAZOULI
Maria do Céu CUNHA*

¹ . Etude financée par: La Délégation Interministérielle à la Ville (D.I.V.), Le Fonds d'Action Social (F.A.S), Le Ministère de la Jeunesse et des Sports (Direction de la Jeunesse et de la vie associative), et effectuée en décembre 1995 par les deux auteurs dans le cadre de **Banlieuescopies**, Programme d'observation et d'évaluation des politiques publiques dans les banlieues (105, av Parmentier, 75011 Paris). **Se Comprendre** remercie les auteurs de l'autorisation qu'ils nous ont accordée de reproduire la majeure partie de leur étude. Dans le N° 97/02 de Se Comprendre, nous présentions l'introduction et le premier chapitre. Voici, maintenant le chapitre 2 de cette étude. Le Chapitre 3 paraîtra bientôt dans un autre numéro.

CHAPITRE II

ETRE UN JEUNE MUSULMAN : ROMPRE AVEC L'ISLAM DES PERES

Des images superposées.

Ce sujet est brûlant. Il est d'emblée "marqué". Les préjugés en organisent dès l'abord la perception. On ne peut pas ne pas évoquer le rôle crucial que jouent les médias dans la formation et la disposition des esprits dans la constitution de ces images toutes faites.

Depuis que la presse, écrite et audiovisuelle, évoque périodiquement l'existence des "jeunes Islamistes" et suggère l'étendue de leur zèle prosélyte auprès de leurs pairs en banlieue², une nouvelle catégorie s'est installée peu à peu, celle du "jeune intégriste musulman". Celui-ci a succédé dans les imaginaires au jeune desperado, prêt à en découdre avec la société.

D'une certaine manière, on pourrait dire que ces deux images se sont, de manière providentielle, superposées.

De fait, lorsque l'on commence une enquête sur les jeunes musulmans (re)convertis - au sens religieux - on est souvent renvoyé, en un premier temps, à une figure emblématique, ou pour mieux dire à un stéréotype de ces nouveaux croyants celle de "bandits" reconvertis - au sens social - renonçant tout d'un coup à leurs méfaits d'hier pour se lancer à corps perdu dans la religion³.

Parce qu'elle est spectaculaire, et capable de frapper aisément les esprits, cette image est fort répandue, y compris dans les cités. Elle condense dans un seul et même mouvement les peurs et les fascinations ambiguës que notre société nourrit envers ces jeunes.

Dans les années 80, la cohorte de jeunes toxicomanes que comptait chaque cité éveillait de semblables murmures et des réactions aussi passionnées. A une notable différence près cependant, les troubles d'hier étaient imputés aux garçons "en perdition", ce qui contribuait à construire l'image opposée de jeunes filles maghrébines "intégrées". Aujourd'hui, les jeunes filles expulsées de leur collège ou de leur lycée à la suite de leur acharnement têtue à porter le voile, se trouvent mises à l'index en compagnie de leurs camarades garçons.

². Il peut même arriver de les créer de toutes pièces, quand besoin est, faute de les avoir sous la main. Ce fut le cas de "La Marche du Siècle" qui retoucha un jour des photographies de jeunes en leur ajoutant une barbe. Cet épisode a profondément marqué les jeunes dans les cités, y compris ceux qui ne se réclament d'aucune pratique particulière. Il a contribué à conforter une certaine idée des médias, malhonnêtes et peu soucieux de vérité, prêts à tout faire pour vendre de la copie.

³. L'affaire Kelkal a conforté, elle aussi, cette assimilation de "l'islamiste" à l'ancien délinquant. Le délinquant devient ainsi terroriste par fanatisme religieux.

Une petite communauté et une aire d'influence plus vaste

Qu'en est-il de cette vaste influence des "jeunes Islamistes" dans les cités de banlieue? Et comment, de l'intérieur, s'envisagent-ils, au-delà des images inquiétantes qu'en donnent les médias, en particulier dans les moments critiques?

Tout d'abord, il faudrait marquer une première différence. Celle qui sépare les groupes de jeunes très pratiquants, qui constituent une petite *communauté* au sein du quartier et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, estiment appartenir à une *mouvance* qui se revendique de l'Islam.

Dans chacune des cités où nous avons enquêté, le noyau de jeunes gens très intensément mobilisés autour de leur foi est très restreint. Ces jeunes "convertis"- ainsi se désignent-ils eux-mêmes - sont généralement âgés de 16 à 25 ans⁴. Ils entretiennent des pratiques religieuses exigeantes et contraignantes qui scandent leur vie quotidienne. Dans l'univers de la cité, ils sont connus, ils forment un groupe nouveau, tout à la fois intégré et enraciné dans la jeunesse locale et en même temps décalé, de par le mode de vie qu'impose leur "foi agissante". C'est auprès de ces derniers que nous avons choisi d'enquêter. C'est cette minorité qui nous intéresse ici, celle qui s'en tient à sa "nouvelle voie" de manière persévérante et cohérente.⁵

Pour tenter de comprendre par quels cheminements ces jeunes croyants sont arrivés à leur foi, comment ils la cultivent, quels obstacles ils trouvent sur leur route, quels renoncements se cachent derrière les joies, émotions et certitudes de leur vie spirituelle, il convient d'aller au-delà des discours qu'ils tiennent sur eux-mêmes. Une question est décisive ici: quelle est l'(in)adéquation de leur démarche à la vie des quartiers où ils vivent leur foi.

Des vrais croyants peu nombreux

Nous l'avons déjà analysé dans nos précédents rapports, combien dans les cités de banlieue, la diversité des approches et des fonctionnements, notamment dans la jeunesse, est grande.

Contrairement aux raz de marée annoncés par certains, ces jeunes croyants restent peu nombreux. Par exemple, à Aulnay-sous-Bois, dans la cité Emmaüs où nous avons enquêté, ils affirment pouvoir compter sur une vingtaine de garçons et une dizaine de filles. Et ceci dans une cité qui serait - aux dires des jeunes qui n'appartiennent pas à cette mouvance - profondément touchée depuis trois ans, par les pratiques religieuses, y compris chez les adultes.

Les croyants, pour leur part, n'affichent aucun triomphalisme. Ils évoquent plus volontiers les difficultés qu'ils rencontrent dans leur effort de conversion auprès des "masses" qui viendraient les rejoindre.

Certes, ces croyants ont le sentiment que leur mouvement croît lentement, mais sûrement.

-
4. Notons toutefois que certaines jeunes filles se convertissent plus jeunes et que certains garçons trouvent le chemin de la "vraie religion" de manière plus tardive.
 5. Il faut en distinguer le nombre non négligeable des jeunes de ces quartiers, et notamment ceux qui se trouvent "en marge", qui se sentent des affinités électives avec ce groupe restreint. Dès lors qu'un micro leur est tendu et qu'une caméra se présente, ils ne manquent pas d'affirmer pour "l'extérieur" une appartenance dont ils perçoivent bien combien elle dérange la société française. Ainsi, on peut entendre certains affirmer que: oui, ils sont "islamistes, intégristes", alors même qu'ils ne se plient à aucune des exigences qu'impose la vie d'un vrai "converti". S'ils restent dans la zone d'influence des "convertis", ces jeunes ne participent nullement à leur mouvement.

D'ailleurs certains d'entre eux estiment que c'est au caractère régulier, voire irrésistible, de cette "entrée" en religion qu'il faut attribuer la "peur de l' Islam".

Il y a souvent dans les témoignages de ces jeunes une double idée, qu'ils manient sans souci de contradiction:

- ils affirment que leur entrée en Islam est un choix individuel opéré de manière autonome, positive, qui les institue comme "acteurs" de leur propre vie, maîtres de leur destinée.
- mais en même temps, leur entrée en Islam est évoquée comme un "destin" auquel on ne peut échapper, si l'on entend être cohérent avec soi-même. Leur "foi" retrouvée est épousée, d'une manière qu'ils estiment inéluctable. Leur recherche forte d'un sens, d'une cohérence intérieure découlerait de leur écoute de l'appel de Dieu.

"Au début j'ai un peu hésité, je ne suis pas entré comme ça dans l'Islam. J'ai un peu étudié, j'ai regardé des cassettes, j'ai lu et j'ai hésité. Je ne me suis pas jeté directement quand je me suis rendu compte que c'était la vérité. Je ne pouvais pas reculer. J'aurais été un peu hypocrite envers Dieu. Donc je me suis converti, c'est tout".

Une certaine diversité

Tout d'abord, et contrairement à nombre de regroupements qui ont vu le jour dans les cités de banlieue ces dernières années, ce mouvement est résolument "mixte". Filles et garçons y cohabitent, même si chacun y garde sa place propre et son rôle.

Si les garçons entrés en religion sont plus nombreux, le nombre de filles qui adhèrent à ce mouvement est loin d'être négligeable. Ceci mérite d'autant plus d'être signalé que, mis à part les lieux où la mixité est obligatoire (comme les écoles), la plupart des groupes informels dans les cités sont résolument monosexués.

Absentes de la plupart des activités proposées par les équipements collectifs du quartier, les jeunes filles ont très peu trouvé leur place dans les associations locales de jeunes créées ces quinze dernières années par les "beurs civiques".⁶

Les jeunes filles "entrées en religion" ont paradoxalement une plus grande liberté dans leurs allées et venues, dans l'espace du quartier et en dehors. Est-ce dû à leur port du voile? Elles ne suscitent plus la méfiance et n'éveillent plus le soupçon dont sont gratifiées toutes les jeunes filles de leur âge. Une marge de manoeuvre nouvelle s'est ouverte pour elles. Elles se trouvent autorisées à participer pleinement à un mouvement où elles s'estiment "acteurs" à part entière, dans un rôle de "complémentarité" vis-à-vis des garçons.

Si ce mouvement est mixte sur le plan sexuel, il l'est aussi quant au profil scolaire et socio-économique et même communautaire de ses adhérents. Les jeunes qui adhèrent à ce mouvement peuvent avoir emprunté des parcours très marqués par la délinquance, mais d'autres ont tout juste fait "quelques conneries" et d'autres encore ont un "casier" vierge. Les origines nationales de leurs parents peuvent différer aussi. De brillants sujets scolaires se trouvent mêlés aux jeunes qui ont connu des échecs retentissants et à d'autres qui ont effectué des scolarités moyennes. Les chômeurs côtoient ceux qui ont une profession et un travail. Les groupes de filles présentent toutefois des

⁶. Remarquons cependant que certaines d'entre elles ont réussi à émerger au niveau national plutôt que local.

profils plus homogènes: d'un côté, elles semblent se retrouver globalement dans des situations de relative réussite scolaire, ou tout au moins semblent avoir échappé à des parcours scolaires chaotiques. Elles ne connaissent pas les histoires de "galères" qui ont parsemé la vie de certains garçons avant leur "conversion".

Quel est donc le principe d'union de ces diversités, peu appelées à cohabiter et encore moins à communier dans des quartiers où les divers segments de population tendent à se trouver éclatés et séparés, non seulement par sexe, mais aussi par "catégories" diverses d'appartenance?

Une rupture avec l'Islam des pères

Chez tous ces jeunes, cette entrée en religion s'est tout d'abord présentée comme une rupture, une discontinuité avec leur passé de "musulman" par héritage familial et communautaire. Chaque croyant se ressent "autre". Ceci est affirmé de manière péremptoire chez les jeunes qui n'ont jamais connu de réelles pratiques religieuses.

"Moi, j'étais croyant par rapport à mes parents. Je ne mangeais pas de porc, je faisais le ramadan, même si on le faisait que cinq jours, ce genre de choses. Mais ça, c'est pas la vraie croyance. Sinon, j'ai jamais été croyant puisque la croyance ne s'arrête pas là. Avant, je me rappelle, je sortais en boîte, je buvais. Le seul truc de ma croyance, c'est que je ne mangeais pas de porc, c'est tout. C'est le seul truc que je faisais vraiment au niveau de ma croyance. Je ne savais pas, je m'en foutais presque. C'était au niveau de mon éducation, j'ai été éduqué comme ça. En grandissant je respectais un peu ma religion, mais ce n'était pas ça".

"Tu respectais les grands interdits".

"Voilà. Le porc seulement. Parce que l'alcool est un grand interdit, j'en ai quand même bu. Le seul truc vraiment, c'est le porc. C'est parce que peut-être chez moi, j'en ai jamais mangé".

"Mais peut-on dire que tu n'étais pas croyant?"

"J'avais des croyances, je savais qu'il y avait un Dieu, je savais qu'on ne descendait pas des singes. Mais je n'avais aucune pratique. Je savais qu'il y avait un Dieu et un prophète, je connaissais toutes les bases essentielles de l'islam, mais je ne pratiquais pas. Et j'ai fait des conneries, beaucoup de conneries, des choses pas bien."

Pour s'affirmer comme un acteur nouveau, il convient sans doute de rompre avec le passé transmis. Même s'ils admettent que "le début" de tout c'est la foi, et qu'ils sont bien obligés d'admettre que la foi leur a été transmise par les parents, ces jeunes regardent d'un oeil désapprobateur le peu de zèle que leurs aînés manifestent dans la pratique de leur foi. D'autant plus qu'ils la comparent à la leur, qui est intense. Même le retour à la religion des "vieux", qui se font plus assidus dans les lieux de culte ne trouve pas vraiment grâce à leurs yeux. Ce "retour" leur paraît tardif et ne présente peut-être pas pour eux le caractère de choix radical et exigeant que revêt leur propre conversion.

"C'est vrai. Tu as 3000 habitants, tu as 800 logements ici. Disons que tu as 80% qui sont d'origine musulmane. Tu as une mosquée, tu dois avoir au maximum, le soir pour prier, une vingtaine de parents. C'est très peu, par rapport au nombre qu'il y a. Et les autres, c'est comme mon père ; si tu veux, qu'est ce qu'il m'a transmis, mon père? Rien, il pratique pas lui-même. La plupart des parents que je connais ici, c'est

pareil. Beaucoup de parents, c'est à l'âge de 50-55 ans qu'ils se repentissent et alors ils vont prier. Mais ils n'ont aucun bagage derrière eux, aucune connaissance. ils ne vont rien te transmettre."

Mais si la grande majorité de ces jeunes ne semble pas avoir été particulièrement "travaillés" par la foi avant leur "conversion", certains - c'est notamment le cas de jeunes filles - ont eu des moments de recherche de la foi dans leur enfance ou au moment de l'adolescence. Mais ils ne lient pas cette première quête individuelle de spiritualité, de rencontre de Dieu, avec leur présente recherche qui s'accompagne de pratiques régulières, de l'appartenance à une communauté de jeunes croyants.

"Moi je me souviens quand je priais, je parlais un peu de religion autour de moi. J'étais la seule, j'étais petite, mes amies ne se posaient pas de questions. Et c'est pour cela que moi, je n'ai pas du tout subi une influence. J'ai eu aucune influence. La foi m'est venue comme ça. L'envie de prier à 12 ans, ce n'était même pas le fait d'imiter une autre personne, je n'avais personne qui priait autour de moi. C'est vraiment une foi qui m'est venue comme ça. Je me souviens, quand j'étais jeune, j'avais six ans, j'ai parlé de Dieu à ma soeur alors que j'avais jamais entendu parler de Dieu. A partir de sept ans, on se souvient quand même si votre mère vous parle de Dieu. Peut-être avant et encore. Je lui ai demandé et elle m'a dit non. Et puis les parents, surtout de cette génération, ce n'est pas leur préoccupation de transmettre."

On a souvent évoqué le ressentiment vis-à-vis de la société française qui serait à l'origine des conversions de nombre de ces jeunes. Mais dans leur affirmation d'acteurs nouveaux, ces jeunes se posent d'abord en opposant le "véritable" islam qu'ils estiment être le leur à l'islam de tradition de leurs parents. C'est à l'intérieur d'un groupe, le groupe maghrébin d'origine "musulmane" que les démarcations se font. C'est en marquant une singularité nouvelle vis-à-vis de leurs parents et des pratiques de l'islam sociologique où ils ont baigné jusqu'à leur conversion que ces jeunes se construisent leur nouvelle identité de croyants.

Des trous de transmission

Une certaine transmission religieuse destinée par les parents aux enfants existe. C'est ce qui fait dire à certains d'entre eux *"On a toujours été musulmans"* ou encore *"Ici, on est tous musulmans"*. Cependant cette transmission de la religion, décontextualisée, est lacunaire.⁷ Dans certaines familles dont sont issus les jeunes, les pratiques religieuses sont très peu présentes dans la vie quotidienne, se limitant à la célébration de grands moments festifs et symboliques ainsi qu'au respect des grandes interdictions de l'Islam.

Déjà, mes parents n'avaient pas une grande connaissance. Petite, quand je me posais des questions, j'allais quelquefois vers eux, et quelques fois j'étais découragée de leur réponse. Je m'arrêtais là. Je n'allais même plus vers eux. C'est ensuite, quand je suis revenue à vingt ans que j'ai commencé à acheter quelques livres, puisque je n'avais rien, chez moi, absolument rien. Je pense que j'avais une Bible, que j'avais lue étant très jeune, et je ne sais même pas si j'avais un Coran. Mes parents n'en avaient pas, puisqu'ils ne savaient pas lire, il n'y avait pas un Coran à

7. Il en va d'ailleurs de même de la mémoire de l'histoire familiale. C'est notamment le cas pour les jeunes issus de l'immigration algérienne : les parents ont parfois décidé de faire l'impasse sur des situations dramatiques (la guerre, par exemple) où des membres de la famille ont pu être impliqués. Il arrive que l'Histoire fasse irruption inopinément, à l'occasion d'un événement familial ou international. Les jeunes s'efforcent alors de ressaisir ces bribes de mémoire.

la maison, même pour décorer".

"C'est peut-être parce qu'il y a eu l'immigration, et que c'est difficile de pratiquer une religion hors du contexte du pays, non?"

"Peut-être oui. Et puis ils n'ont pas cherché à se procurer un Coran. Ils étaient très bien comme ça."

Aujourd'hui ces jeunes adressent des reproches amers à leurs parents: ils ont failli en partie à leur mission, ce sont de mauvais éducateurs. Ils ont transmis une "coutume", transmis la foi, mais n'ont pas mis en oeuvre les pratiques qui l'accompagnent. Ils n'ont pas inséré leurs enfants dans une morale, que seule la religion peut fonder. Pourtant, ils auraient désiré "pouvoir être fiers" de l'héritage qui leur aurait été ainsi transmis.

"Tes parents ne t'ont pas transmis les principes de l'islam?"

"Nous, on a été éduqués comme ça. Par exemple, les parents doivent éduquer les enfants pour qu'ils fassent leurs prières. Nous on ne les a pas appris".

"Qu'est ce qu'il y a eu de la part de tes parents, comme transmission".

"C'est pas la vraie transmission. C'est: Dieu, le prophète Mahomet, ne pas boire du vin, ne pas voler. Mais les bases de la prière, du don, par exemple, donner aux pauvres. Rien. Tu vois, on aurait pu être mieux éduqués. Et peut-être que les jeunes beurs aujourd'hui auraient été fiers de ce qu'ils sont. Mais on a été mal éduqués parce que, bon, nos parents sont illettrés. Ils ont leurs coutumes, leurs coutumes du bled, leur bouffe, leurs petits trucs, leurs habits. La base essentielle de l'Islam est mise de côté. Pourquoi? Parce qu'on voit des parents qui demandent plus d'argent à leurs enfants, et pourtant ils savent que l'argent vient de la drogue, on connaît ce genre de truc quoi. On essaye de le camoufler. Mais si, par exemple, nos parents nous disaient que l'islam nous interdit cela, nous disaient: "Pas cet argent, parce que c'est illicite, c'est clair que peut-être l'enfant va se dire. Tu vois, c'est une question d'éducation. Moi je ne sais pas".

Cet procès fait aux parents "mauvais éducateurs" rappelle celui qui leur est fait aujourd'hui par nombre de travailleurs sociaux. Dans le raisonnement de ces jeunes, cette position se radicalise. Pour eux, la transmission religieuse précoce aurait pu éviter à des jeunes des destins de délinquance. Poussé plus loin, ce raisonnement les mène même à imputer à cette absence de transmission religieuse la "chute" des enfants. On comprend combien cette déduction est séduisante, en ce qu'elle déculpabilise (en partie) les jeunes de la cause/de l'origine de leurs méfaits.

"Les parents maghrébins, ici, c'est le petit minimum qu'ils transmettent, mais sans plus, et qui fait beaucoup plus de dégâts qu'autre chose!"

"Pourquoi tu dis une chose pareille?"

"Non, parce que je me suis rendu compte que les maghrébins d'ici ne transmettent pas vraiment le message de l'islam, ils transmettent plutôt leurs coutumes qu'autre chose, et ces coutumes parfois sont complètement contradictoires avec l'Islam."

"C'est à dire?"

"Pas mal de choses, je ne sais pas, moi. Ils s'y prennent à quinze ou vingt ans pour l'éducation. Or c'est un peu tard pour éduquer un enfant. Pour ramener l'enfant dans le droit chemin c'est un peu difficile à 20 ans, c'est un peu tard."

"Et c'est ce qui se passe dans les cités. Les Maghrébins s'y prennent assez tard pour éduquer leurs enfants, c'est à quinze ans qu'ils commencent à les taper, et je trouve ça un peu dommage. L'Islam conseille d'éduquer les enfants très jeunes, comme ça, quand il atteint l'âge de la puberté, il a déjà des bases."

"Tu ne penses pas que les mères transmettent les bases de la religion, les grands principes moraux. Les enfants grandissent quand même dans une ambiance musulmane."

"Oui, mais ils ne connaissent rien. Ils vont croire qu'il y a un Dieu que le Prophète s'appelle Mahomet. Et puis voilà, c'est pas en profondeur. C'est juste dit, mais sans plus, quoi. Les parents transmettent la théorie. Mais il n'y a pas de pratique derrière! C'est normal: si les parents ne pratiquent pas, l'enfant a du mal à pratiquer aussi."

"Mais les parents pratiquent un peu."

"Non, il n'y a que le ramadan qui est pratiqué; ça c'est vrai".

Cependant certains parmi les jeunes qui ont adhéré à ce mouvement viennent de familles où la religion a toujours été présente. Quelquefois dans la discrétion certains parents ont fait le choix d'une pratique qui ne soit ni cachée ni ostentatoire : ils pouvaient ainsi faire le choix de prier dans la pièce voisine sans l'annoncer aux enfants ni souhaiter associer leurs enfants aux rites qu'ils observent. Mais comme les jeunes qui ont grandi dans des foyers sans transmission aucune, ces jeunes aiment eux aussi à affirmer leur "conversion", leur "rupture" d'avec une continuité religieuse qu'ils jugent insuffisante.

Les jeunes ont perçu les limites de la transmission familiale à l'occasion de rencontres avec ceux de leurs pairs en compagnie desquels ils entament un processus de "conversion".

"Moi, j'ai donc commencé à acheter des livres vers l'âge de 20 ans. Et là, plus je lisais, plus la certitude venait. Il y avait un éclaircissement, et là, ça m'encourageait. Quand on connaît un peu, on cherche toujours à connaître plus. C'est très ample, l'Islam. Quand on parle de recherche de religion, c'est avant tout une recherche de la vérité. On étudie et on se pose beaucoup de questions, et on trouve des réponses. J'avais beaucoup d'amis juifs, chrétiens, et je leur posais beaucoup de questions, sur leur religion. Et puis je lisais la Bible, j'avais lu d'autres livres c'est surtout une recherche de la vérité. Et cette vérité je l'ai trouvée dans l'Islam"

Islam savant et Islam populaire

Au delà de ces "trous de transmission", il est fait souvent référence par ces jeunes aux aspects plus "savants" de la religion islamique, dont ils sont fiers d'acquérir des éléments. Certes, la grande majorité de ces jeunes ne peuvent devenir du jour au lendemain des exégètes. Mais leur désir ou leur "prétention" à aborder un Islam érudit les "distingue" de leurs pères, qui, issus dans leur grande

majorité de milieux pauvres (et souvent ruraux) pratiquent une religion populaire...⁸

"Mais par rapport aux parents, toi, tu estimes aujourd'hui que tu es plus musulman que tes parents ?"

"Non, c'est pas ça, je dois connaître plus de choses. Pourquoi? ma mère ne sait pas lire, mon père le Français, il ne sait pas non plus. On sait que maintenant il y a plus de livres en Français sur l'islam. Moi j'ai eu de la chance d'apprendre l'Arabe aussi. L'arabe écrit, je l'ai appris avec des gens qui me l'ont appris dans des écoles. C'est clair, J'ai la chance de savoir lire le Français et les traductions sont assez bien. Donc on a de la chance de lire. Quand on a besoin de savoir sur un sujet, il suffit de regarder la page. Bien sûr, tu peux être plus savant. Tu peux te permettre d'aller à l'institut du Monde Arabe, il y a tout ce que tu veux. Là-bas, tu fais tes recherches, pourquoi le porc c'est défendu etc. Bien, voilà, tu trouves les livres."

C'est ce qui fait dire à un jeune converti qui n'est pas musulman d'origine que sa situation lui facilite paradoxalement l'accès à la religion.

"Toi, t'es arrivé à la religion par rapport à eux avec un handicap, c'est à dire que tu n'avais pas du tout baigné dans le milieu musulman?"

"Ce n'est pas un handicap, eux ils te le diront, c'est peut-être même un bien".

"Pourquoi c'est un bien?"

"Parce que moi, j'ai pas eu la chance d'avoir l'islam au départ. Je n'avais aucune notion. Mais eux, ils ont appris beaucoup de choses mauvaises qui sont maintenant difficiles à enlever et moi j'ai rien. C'est comme un verre d'eau ou un verre de lait, s'il n'y a rien dedans, tout ce qui est bien rentre dedans. Tandis qu'eux, il y avait déjà des choses mauvaises dedans qu'ils doivent enlever, pour accéder aux choses bonnes. Et dans l'islam, celui qui n'est pas musulman au départ, les fautes qu'il a commis avant lui sont pardonnées".

Toutefois, certains se montrent moins catégoriques dans le réquisitoire dressé contre les parents.

"A la base de la croyance, c'est cette semence transmise par mes parents. S'il n'y avait pas eu cette foi, ça aurait été difficile".

"Tu n'es pas aussi catégorique que N., qui estime que les parents n'ont pas transmis la religion aux enfants".

"Je vois pourquoi il dit ça. Parce que nos parents ne savent pas lire et écrire,

⁸. Le mouvement qui consiste pour les nouvelles générations à revisiter la culture des pays des parents dans ses dimensions savantes est très fréquent. On a pu observer dans les années 80 le même phénomène chez les enfants d'immigrés portugais en situation de réussite scolaire qui manifestent leur désir de revalorisation culturelle par des études universitaires de Portugais. A la même époque, les jeunes "élites" issues de l'immigration maghrébine avaient choisi de s'impliquer massivement dans les champs du social et du politique.

ni l'Arabe ni le Français. Mon père lit un peu l'Arabe. Eux, dans leur jeunesse, l'Islam qu'ils ont appris, c'est l'Islam de leurs parents qui eux mêmes l'ont appris de leurs parents. Contrairement à nous, dans leur jeunesse ne sachant ni lire ni écrire, ils ont tout appris oralement. Donc ce qui s'est passé après, c'est qu'ils ont mélangé la culture islamique avec leur propre culture arabe... Donc ça fait un mélange."

Doit-on, comme le suggèrent certains jeunes hostiles à de telles démarches, percevoir une certaine condescendance dans ce regard porté sur les parents analphabètes et paysans, de la part de ces jeunes gens qui aimeraient *"se la jouer"* en faisant preuve d'érudition ? Doit-on y lire un désir puissant de revalorisation sociale et personnelle?

Quoiqu'il en soit, ce sentiment d'une dignité retrouvée est une manière pour eux de reprocher implicitement ou explicitement, à leurs parents d'avoir failli dans l'expression de leur foi ; cette inversion "générationnelle" confirme, d'une certaine manière la dépossession de l'autorité des "pères" ; ne serait-ce pas leur figure de "travailleurs" qui se trouverait ainsi niée par leurs enfants avec plus ou moins de douleur.

Quelles origines célébrer?

On pourrait se dire que ce mouvement de "revalorisation des origines" à partir de la religion constitue, dans ces années quatre-vingt-dix, l'équivalent de la démarche de connaissance de la "culture arabe" à l'oeuvre dans les années soixante-dix et quatre-vingt qui était à la fois portée par les jeunes eux-mêmes, et par les "promoteurs" d'une approche inter-culturelle.⁹

Toutefois, ce retour aux origines s'accompagne de la critique de la manière dont celles-ci sont transmises. C'est le cas notamment du "nationalisme", opposé à "l'islam".

"Il y a beaucoup de comportements de musulmans qui sont contraires à l'Islam. par exemple le nationalisme, alors que la base de l'Islam doit faire tomber toutes les barrières des pays. En principe être musulman c'est une identité. C'est notre identité, c'est pour cela d'ailleurs qu'on met le foulard pas seulement dans le but de se cacher des hommes, c'est notre identité pour nous, nous sommes musulmans, nous sommes tous musulmans et puis c'est tout, ça veut dire qu'un noir, un blanc ou un jaune, ça n'a pas d'importance. Voilà!"

En réalité - contrairement à des mouvements tels que les Black Muslims, par exemple - on appelle ici à transcender les origines ethniques et religieuses.

Un jeune musulman dans son essence se veut avant tout un croyant, appelé à manifester l'universalité de son Dieu. C'est pourquoi, s'il s'inscrit dans une "vraie" pratique religieuse, il ne revendiquera guère sa part d'appartenance au pays ou à la culture de ses parents, contrairement à ce que peuvent faire d'autres jeunes de son âge. Etre musulman, ce n'est pas être arabe, et encore moins être algérien, tunisien ou marocain. Etre musulman, c'est justement refuser le "nationalisme", adopter une posture et une vision du monde non raciales et non ethniques.

"ici, les différents pays d'origine des parents comptent dans l'entrée en religion des jeunes?"

⁹. Mais avec le glissement de terrain du "culturel" au religieux", les jeunes se trouvent isolés de leurs anciens alliés (travailleurs sociaux, certains enseignants, militants...) qui avaient soutenu les jeunes dans les années 80 dans leurs revendications identitaires.

"Non c'est tout pareil. C'est la même religion, une religion universelle. Il y a des Kabyles, des Antillais, des Français, des Chinois, des Pakistanais, il y a tout, c'est mélangé. L'Islam c'est universel."

Même si cette universalité de l'Islam est proclamée, l'adhésion et la conversion restent essentiellement le fait de jeunes dont les parents, de culture musulmane, sont issus des trois pays du Maghreb. Ainsi, le postulat théorique, le principe religieux reste pour le moment plutôt un "voeu pieux" qu'une réalité sociologique. C'est pourquoi les conversions hors des frontières du groupe ethnique revêtent une grande importance, même si elles restent limitées dans le nombre. Dans la cité Emmaüs deux jeunes se sont convertis, un jeune Français "de souche" et un jeune d'origine antillaise. Ces conversions viennent à point nommé incarner l'universalité de l'Islam que les jeunes se plaisent tant à évoquer.

"Est-ce que c'est surtout une fraternité de jeunesse, ou une fraternité de croyants ?"

"C'est une fraternité de croyants surtout... Le fait qu'on soit toutes du même âge, ça rapproche beaucoup, c'est normal... Mais c'est surtout la foi..."

"Vous vous sentez algérienne ?"

"Non, pas du tout. Je suis pas du tout nationaliste algérienne. Pas du tout. Peut-être avant l'Islam un peu. Surtout kabyle, je suis pas Arabe, je suis Kabyle... Avant je disais: oui, je suis Kabyle. Mais dès que j'ai commencé à prier j'ai dit: "je suis musulmane et je suis ouverte à tous les musulmans". Je comprends pas du tout les gens qui sont dans ça: non, moi je suis Marocaine, moi je suis Algérienne. L'Algérie est le plus beau pays... Je suis pas du tout comme ça."

"On peut dire que la foi devient plus importante que d'autres appartenances?"

"Pour nous, être musulmane est plus important que la nationalité en tout cas... On prie tous à côté. On prie à côté d'un noir, d'un chinois, on est proche, il n'y a pas de différences. A la Mecque on trouve toutes les races..."

"C'est une différence avec les Black Muslims?"

"Oui, là encore c'est l'ignorance. Ils pensaient que c'était que pour les Noirs. Voyez Malcolm X, qui part à la Mecque et revenu, a changé de vie, a cessé d'être violent et tout... Jusqu'à maintenant il y a beaucoup d'ignorance. J'ai parlé avec des filles qui m'ont dit: "Mais l'Islam c'est juste pour les arabes..." Je leur dis: "Non," C'est peut-être 20% de la communauté, les Arabes... C'est universel... C'est l'ignorance".

"Il y a des filles françaises qui se convertissent?"

"Il faut les rencontrer. Moi je connais... il y en a quand même. X est partie je sais pas où, en France, et il y avait des Suédoises, Polonaises, Anglaises. Ici, à la mosquée, il n'y a pas beaucoup de Françaises. Mais c'est du fait que c'est à côté de la cité... Rien que dans une cité, il n'y a pas beaucoup de Français, déjà... Si vous allez dans la Mosquée à Paris, c'est pas pareil. Vous allez voir beaucoup de Chinoises, Françaises... Dans les congrès, où se réunissent tous les musulmans, par

exemple le Bourget tous les ans, vous rencontrez toutes les races, c'est intéressant...

Cette posture qui institue les jeunes croyants hors des limites de leurs groupes ethniques est importante. Car elle introduit, par le biais de la foi une complexité nouvelle dans l'ethnicisation des rapports sociaux dans les cités populaires. Nombre de jeunes affirment avoir commencé à réfléchir sur le racisme (et éventuellement leur propre racisme) après leur entrée en religion.